

CHAPITRE PREMIER

Agitation autour d'un ANS

Quelque chose clochait. Tom avait déjà contrôlé par trois fois les fermetures de sa combinaison ajustée. En vain. Les frissons se rapprochaient, toujours plus intenses. Étrange ! Son uniforme de soldat aux couleurs de la FH (la Fédération Humanoïde) représentait pourtant un must en matière de régulation thermique... Par où s'infiltrait le froid ? Sous l'atmosphère protectrice d'une bulle-relais, comme ici sur Tertius, il n'y avait aucune raison de se les geler ainsi !

Tom consulta sa montre-bracelet. La clarté lunaire en provenance du dôme lui épargna l'emploi du rétro-éclairage. *La Main est en retard...* fulmina-t-il au fond de lui.

Le rendez-vous prévoyait *six heures trente* ; or l'affichage numérique indiquait sept heures moins le quart. Plutôt inattendu de la part de la Main ! S'ils rataient la jonction avec le croiseur sidéral, ils devraient patienter une bonne semaine avant le vol suivant. *Bon sang ! Ces péteux ne se rendent pas compte du tort qu'ils causent aux autres.*

Un éclat de voix monta dans son dos. Un timbre masculin aux forts accents Lactiens. Tom se tourna empli d'espoir. Avisant la montagne de conteneurs dressée un peu plus loin, entourée de ténèbres, il se souvint néanmoins qu'il s'agissait d'un cul-de-sac. La Main n'avait aucune chance d'arriver de ce côté.

Sa crainte se confirma lorsqu'il vit apparaître le couple d'uniformes aux couleurs de la Stellam, l'une des plus prestigieuses compagnies de fret interstellaire. Un pilote et son assistant. Rien à voir, décidément, avec les spécimens que Tom avait reçu pour mission de conduire à Mézine. Les cinq membres de la Main ne portaient pas d'uniforme. De surcroît, l'imminence du départ laissait plutôt présager une arrivée groupée.

Dépité, Tom s'empara du fusicom pendu à son épaule. Deux rangs de touches colorées s'incrustaient dans la crosse ; d'un geste machinal, il enfonça l'une d'elles puis s'adressa au micro inséré dans le col de sa combinaison.

— Bob ?

La causerie des pilotes en approche s'interrompt aussitôt. Les deux individus n'avaient pas remarqué la présence du soldat dissimulé dans l'ombre du minuscule vaisseau de liaison, un modeste F3. Voyant qu'on les observait, ils affichèrent un sourire embarrassé.

Leur réaction interpella Tom. Perdu dans ses pensées, un détail lui avait échappé : ce côté de l'astroport n'avait pas vocation à héberger les vaisseaux de fort tonnage, tels ceux de la Stellam. Alors que fichaient-ils ici, ces deux-là ? Une partie de leur cargaison s'était-elle égarée ? Quand bien même... depuis quand la responsabilité du fret incombait-elle aux pilotes ?

Un travail rétrospectif lui livra la solution : au moment où le couple avait surgi de l'ombre, la perspective liait les silhouettes comme un seul et même corps...

Eh bien ! rumina-t-il à part lui. *C'est du propre !*

— Je t'écoute, Tom, rétorqua le minuscule haut-parleur équipant sa cagoule, cependant que les pilotes disparaissaient sans bruit vers l'intérieur du port.

— Fais-moi plaisir, Bob, et dis-moi que ma montre déconne.

— Quoi ? Ils ne sont pas encore là ?

— En plein dans le mille. Je pars à leur rencontre.

— Laisse tomber. Le Lezonsky appareille dans moins de soixante-dix minutes et le capitaine du cargo m'a déjà prévenu qu'il ne pourra pas reporter le départ. Ce qui implique... bon sang ! Si tes gars ne se pointent pas d'eux-mêmes et pas plus tard que maintenant, alors je suis foutu !

— Ne te bile pas, Bobby. Le rafiot qui nous attend n'a rien d'une foudre de guerre. Au pire, si je vous rate à Mézine, je vous rattraperai en route. À condition, bien sûr, de refaire le plein.

— Merde, ils font chier, ces cons !

— Eh, Bobby, du calme ! Je vais te les ramener.

— Pardon Tom. T'as raison, je ne devrais pas tant flipper. Mais là, ça devient chaud.

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais... maugréa le sergent avec un frisson dans la mâchoire.

— Ah oui. J'ai entendu parler du problème. Il paraît que la clim générale de Tertius est tombée en carafe. Ça va, t'en baves pas trop ?

— La vache ! Tout s'explique.

— On raconte que la température continuera de chuter jusqu'aux alentours de moins cinquante. J'espère que tu ne m'en veux pas : j'aurais dû t'avertir plus tôt mais j'étais avec le capitaine et...

— Te casse pas, Bob. Ça n'aurait rien changé.

Un silence gêné lui répondit.

— Bon, j'y vais. Garde ton com à portée de main. Je te tiens au courant. Si je rate le coche, n'oublie pas de nous inscrire au départ de Mézine, moi et la Main. Sans quoi...

— Je te remercie, Tom. Vraiment.

— Y'a pas de quoi, je t'assure.

Avant de s'élancer au pas de course en direction des halls d'enregistrement et de la cité orbitale, le sergent enfonça une nouvelle touche sur la crosse de son fusicom. La passerelle du F3 réintégra aussitôt le ventre de l'appareil. Tom traînait en effet, depuis ces derniers mois, une hantise tenace : celle qu'un kamikaze puisse un jour, en son absence, saboter sur le tarmac un vaisseau sous sa responsabilité ; ou pire encore, le faire décoller pour l'envoyer s'écraser contre un objectif sensible, tel le dôme d'une base relais, par exemple. Le genre de mésaventure, en somme, qui avait bien failli coûter pour de bon sa carrière à son vieux pote, Bobby.

Les ruelles, désertes, commençaient à s'effacer sous une brume glacée lorsque Tom repéra, juste au-dessous du fronton d'un poste de police médicalisé, un thermomètre permanent. Moins trente-cinq degrés, déchiffra-t-il, consterné. Il se décida enfin à déployer le voile facial équipant sa cagoule. L'écran n'était pas prévu pour des températures aussi basses, mais il aurait le mérite de conserver un peu la chaleur de l'haleine.

De nouveau, Tom consulta sa montre-bracelet pour vérifier sa position. À en croire la carte en réduction, l'hôtel qu'il recherchait se situait à deux pas ; de l'autre côté d'un minuscule pâté de maisons. Il s'en félicita. Le phénomène de bruine s'accélérait de manière inquiétante, vernissant sa combinaison d'une fine pellicule de givre, comme une mue cristalline. Il se débarrassa du film d'un simple frottement de gants. Sur le fusicom en revanche, pas moyen de déloger la glace adhérent au métal froid, surtout la couche accumulée à l'intérieur du canon.

Il n'insista pas. Sa mission, après tout, présentait peu de risques. Cette nuit, son arme lui servirait surtout d'instrument de liaison, pour contacter Bobby. Par précaution néanmoins, il la replaça dans son dos à l'envers, mire pointée vers le sol.

Tom se remit en chemin. La visibilité avait encore chuté, passant sous les dix mètres. La situation se corsait. D'autant que la glace s'accumulait sous ses pas à une vitesse prodigieuse. Se déplacer dans ces conditions devenait dangereux, et pas seulement pour les piétons. Les autorités finiraient par geler les envols. Quelle catastrophe ce serait, pour ce pauvre Bobby !

La guigne !

Hâtant l'allure, il enchaîna les glissades sans conséquence jusqu'au moment où se présenta un dévers invisible. Son pied droit en plein appui chassa de biais sans prévenir. La douleur, fulgurante, obligea Tom à plier.

Il tomba à la renverse et s'abattit comme une masse par-dessus son fusil. La violence du choc lui arracha un râle. La souffrance, toutefois, n'égalait pas la rage qui, durant un bref instant, court-circuita ses pensées.

Il rumina : *tout ça à cause de ces abrutis ! Attendez seulement que je vous mette la main dessus...*

La Main... L'à-propos de la formule le fit sourire, mais jaune.

Étendu les bras en croix au milieu de la ruelle, il s'accorda quelques instants pour digérer la douleur. Pour rassembler ses esprits, aussi. Il comprit son erreur : la précipitation. *T'aurais été bien avancé avec une jambe cassée, ou une cheville foulée !*

Il ne croyait pas si bien dire car au moment de se lever, son corps tout entier refusa d'obéir. Une horrible sensation l'investit, un vertige sidéral qui le plongea en plein dans la pire des conjectures. Se serait-il brisé le cou ?

Tom étouffait sous la panique lorsqu'un doux fourmillement remonta de sa main droite. Intrigué, il sentit qu'il serrait quelque chose entre ses doigts. De la neige compactée. Incrédule, il confirma de visu avant de s'apercevoir que pour cela, il venait de tourner la tête.

Un miracle ! s'enflamma-t-il.

En réalité, la sensation de paralysie ne devait rien à la chute. Le problème s'était joué ensuite, dans les quelques minutes d'inertie au ras du sol glacé. Le froid avait commencé par endormir la volonté du soldat avant d'investir sa chair, l'enveloppant sans douleur d'un intangible linceul.

Tom s'estima chanceux de recouvrer ses esprits à un moment aussi tardif. D'ordinaire en pareille situation, une fois le corps anesthésié...

Le plus dur, cependant, restait à réaliser. Se lever, repartir. Une lutte s'engagea, du soldat contre lui-même. À chacun de ses mouvements, des centaines d'aiguilles lui transperçaient les muscles.

Allez Tom, s'exhorta-t-il, courage !

Enfin, il se tint debout.

Il s'élança aussitôt. Pas question pour lui de commettre deux fois la même erreur. S'il voulait survivre, alors coûte que coûte, il devait trouver un abri.

Quitte à risquer d'autres chutes.

En chemin, un paradoxe l'intrigua : tandis qu'une partie de lui-même avait le sentiment d'évoluer en aveugle, dérivant au hasard dans un océan de givre, l'autre savait exactement dans quelle direction aller. Tout à l'heure, il avait consulté le plan du quartier sur l'écran de sa montre, mais tout n'y figurait pas.

Au fil des pas, son corps engourdi se réchauffa. Mais pas au rythme espéré. En cause, une démarche trop mécanique, trop économe en énergie pour combattre le froid. Impossible de faire autrement : le gel rigidifiait tout : combinaison, muscles, tendons...

Bientôt, une enseigne apparut, perchée dans le brouillard à six mètres du sol. Une hélice lumineuse, traçant dans l'air givré d'amples cercles grenat.

Tom ébaucha un sourire.

Le *Moulin Rouge*... Enfin !

Tom poussa l'épaisse porte et s'arracha avec soulagement à la brume glaciale. Un petit sas l'accueillit, à l'atmosphère feutrée, où les vapeurs d'alcool s'alliaient sans vergogne à tout un arsenal de parfums de synthèse, allant de l'eau de rose à l'essence de lys. Les rythmes endiablés d'une musique désuète filtraient à travers les murs. De temps à autre, des rires enivrés et des cris se mêlaient aux accords.

Des établissements tels que celui-ci, des *Véritables Moulin Rouge*, on en trouvait des milliers à travers les galaxies, toutefois Fullman ne s'était jamais compromis dans aucun. Le vice, la luxure, ne l'attiraient vraiment pas. Tout ce qu'il savait à propos de ce genre de maisons, il le tenait de discussions volées au détour d'un comptoir, ou bien de tags grappillés au hasard de l'Overnet.

Des repères de débauchés !

Quelle mouche avait donc piqué la Main de s'installer ici ? Les hôtels sur Tertius ne manquaient pourtant pas !

D'atroces brûlures dans les mains et les jambes l'arrachèrent à ses pensées. Avec la remontée brutale de la température, à l'intérieur du sas, le sang affluait de nouveau à plein régime jusqu'au bout de ses doigts, de ses oreilles ; une importante congestion en résultait, lui donnant l'impression qu'on jouait à lui broyer, d'un coup d'un seul, toutes ses terminaisons.

Que penserait la foule à l'intérieur, s'il l'abordait le corps plié en deux et le visage grimaçant ? Il décida d'attendre un peu, avant de passer la porte.

Pour tromper l'impatience et accélérer le rétablissement, il replia le voile facial et rejeta sa capuche. Puis il enchaîna quelques genuflexions. Au milieu d'un mouvement, la porte intérieure s'écarta d'un coup sec pour l'offrir en pâture aux lumières de la salle.

Aveuglé, il ne vit pas surgir la main qui l'agrippa sous le col et l'attira au dedans. Une incroyable paire d'yeux émeraude accueillit son regard lorsqu'il s'habitua. Une créature mutante !

Où suis-je tombé, bordel !

L'idée le traversa d'empoigner son fusil, quand il se ravisa. Au moment de son entrée en scène la salle entière s'était figée, les danses avaient cessé, la musique s'était interrompue. À présent, Tom sentait converger sur lui des centaines de regards attendant de juger s'il représentait ou non une menace pour chacun d'eux. Arme ou pas, s'ils se jetaient tous sur lui, il n'avait aucune chance.

— Alors bonhomme, gronda le mutant face à lui. Qu'est-ce que tu mates comme ça, par le trou de la serrure ?

Tom se décomposa. Le ton acrimonieux n'était pas seul en cause : l'air de rien, la créature avait tapé en plein dans le mille, avec ses insinuations.

— Je... je me réchauffais un peu, bégaya-t-il. Juste... je me réchauffais.

De manière imperceptible, les pupilles de la créature se resserrèrent encore, jusqu'à prendre l'aspect de deux fentes verticales. Le regard captif, Fullman sentit quelque chose se refermer avec brutalité sur ses parties génitales.

— Tu te réchauffais, oui. Je vois ça !

Un éclat de rire général salua la bouffonnerie. Tom serra les dents. Au-delà de la vexation, il n'avait jamais supporté qu'on se méprenne sur son compte.

La double étreinte se relâcha. Recouvrant sa liberté, le soldat faillit cracher ce qu'il avait sur le cœur, mais il s'en remit finalement à son instinct de survie. *Laisse couler, Tom*, lui soufflait la petite voix.

Un violent coup à l'épaule le déséquilibra. La tape se voulait amicale. Le monstre, en face de lui, sous-estimait sa force.

— Sois le bienvenu, mon gars.

À sa stupéfaction, la créature se détourna vers un recoin ombragé, l'abandonnant à lui-même. La musique reprit ; et les chants, les danses, les bavardages et les rires.

Le sergent, incrédule, balaya l'assemblée d'un regard hébété. La promiscuité des corps dépassait ses pires craintes. Par endroits, les hôtes dénudées s'entassaient par grappes entières sur des silhouettes masculines à demi débraillées...

Suffoqué par la nausée, Tom avisa le plafond. Une armée de projecteurs illuminait la scène où une volée de danseuses froufroulait avec entrain.

Dans son dos, une voix grogna :

— Hum !

Il se retourna. Un thorax massif sous un chandail moulant arrêta son regard. La démesure du poitrail le contraignit à incliner la tête en arrière pour apercevoir le visage penché au-dessus de lui. Un arrière-goût métallique d'un côté de la langue lui apprit qu'il venait de se mordre la joue.

— Tu veux rester dans la place, gronda le mastodonte, ton arme reste au vestiaire.

— Un vestiaire ? Quel vestiaire ?

— *Vestiaire*, interjeta un quidam dans l'assistance, c'est le nom de sa main droite.

Tom avisa l'énorme paluche avec circonspection. Pour lui, il n'était pas question de se laisser dépouiller de la seule chose qui le distinguait encore de la bande d'obsédés vautrés aux alentours.

Il chercha les mots justes, pour ne pas vexer le colosse.

— Je ne viens pas pour la gaudriole. J'ai une mission à remplir.

— Obtempérez, sergent, insista l'anonyme, toujours noyé dans la foule. L'autre main s'appelle Battoir. Pas *le* battoir. Mais *la*... vous comprenez ? La battoir. L'abattoir...

— Quelle agréable surprise : Monsieur Humour en personne !

Les lèvres épaisses du géant s'étirèrent doucement.

— En règle générale, rugit-il dans les graves, les cow-boys de ton espèce n'ont pas deux fois l'occasion de se foutre de ma gueule. Ton fusil, vite !

— Euh... comment traduire, en gorille ? Je suis là en mission.

— À votre place, j'arrêteraient tout de suite les frais, enjoignit la voix sans visage. Le jeu n'en vaut pas la chandelle, croyez-moi. S'il existe un seul endroit sur cette foutue base relais où vous êtes en sécurité, c'est bien ici, sous la protection de Joe.

Fullman serra les poings. Ce type avait sûrement raison : tenir tête au géant, c'était jouer avec le feu. Le vibrato du colosse reprit du service :

— Dernier appel, avant le décollage.

La main gauche s'éleva et son ombre engloutit le visage du soldat. La théâtralité du geste attira les regards. La seconde suivante, la salle entière retenait son souffle.

Tom tenta un compromis.

— Je garde le chargeur sur moi, ça te va ?

La Battoir s'effaça. Le lieu retrouva vie. Le sergent enfourna le magasin dans une poche latérale de sa combi. Puis, un pincement au cœur, il confia son fusil.

— Tâche d'en prendre soin.

— Amuse-toi bien, cow-boy.

— Je te l'ai dit, je...

Tom s'interrompit. À quoi bon se justifier ?

— Merci pour le conseil, agréa-t-il à la place. Je tâcherai de m'en souvenir.

Se détournant, il balaya l'assistance d'un regard impassible ; ou qui ambitionnait de l'être, car l'étalage de viande chaude le mettait beaucoup trop mal à l'aise pour vraiment donner le change. *Et maintenant ?* s'interrogea-t-il tout à coup.

Il avait fait le déplacement pour ramener avec lui les cinq membres de la Main, mais comment les identifier ? Il ne les avait jamais aperçus, et leur dossier militaire ne comportait aucun portrait, même pas une description. À croire que personne n'avait jamais vu à quoi ils ressemblaient. Voilà sans doute pourquoi, selon la procédure, il revenait à la Main d'établir le contact...

Alors vous attendez quoi ?

Tom songea aux chambres. Il devait exister un registre. Mais là encore, problème : compte tenu ses attributions particulières, la Main vivait sous incognito absolu, errant de planète en planète pour garantir sa sécurité. Le sergent n'avait aucune idée de quels noms demander.

Soudain, il repensa au type qui l'avait mis en garde à propos du videur. L'anonyme dans la foule. Peut-être pourrait-il l'aider ?

Il décida de le retrouver. Quel genre d'homme fallait-il être pour d'un côté, fréquenter un endroit d'aussi piètre moralité, et malgré tout continuer de s'intéresser un tant soit peu au sort de son prochain ? La question en elle-même méritait le détour. Cela devait forcément vous marquer un visage, un pareil hiatus !

Cette fois, Tom scanna l'assistance d'un œil plus attentif. Sa découverte l'effraya : contrairement à ce qu'il avait imaginé, tout n'était pas rentré dans l'ordre depuis l'anicroche avec Joe. Ils étaient encore quelques-uns, parmi la vaste assemblée, à le tenir à l'œil.

Allons bon !

Il repéra d'abord un petit nerveux affalé dans un divan, à côté de l'orchestre ; une espèce de balafre qui se laissait manipuler par une hôtesse en liquette mais cul-nu, à cheval au-dessus de lui ; Fullman comprit tout de suite qu'il cherchait à établir le contact, mais quand l'individu ouvrit la bouche, la manière dont il employa sa langue lui souleva le cœur.

Je ne mange pas de ce pain là !

Un autre client lui attira l'œil. Avachi sur une table, son épais museau fourrageait entre les jupons d'un énorme morceau de raclette aux trois quarts fondu qu'il semblait décidé à dévorer par la base. À travers la mousseline, ses pupilles fixaient Tom avec trop d'insistance pour ne rien signifier. Les mouvements saccadés de son épaule révélaient avec éloquence l'activité de sa main droite, sous la table, toutefois le sergent se figura une astuce pour donner le change.

Convaincu de tenir une piste, il s'avança vers lui. À mi-parcours, tout bascula. La main droite du personnage émergea de sous la table, laissant pointer le membre présumé endormi. *Merde !*

Le soldat réalisa trop tard son erreur. L'amateur de jupons jeta de côté sa conquête et se leva d'un bond, sans même s'inquiéter de remonter ses pantalons ; il avait l'air grotesque avec sa queue en berne entre ses jambes arquées, mais il semblait déterminé à venir au contact.

Tom s'arrêta aussi sec. Il se tâta l'épaule. Le geste, machinal, lui rappela brutalement l'absence de son fusicom. D'un regard de biais, il avisa la porte. Joe avait disparu. Il le cherchait des yeux quand un étai se referma autour de son bras gauche.

Il tenta de se dégager, mais l'étreinte résista. D'une torsion du cou, il reconnut la créature qui, tout à l'heure, l'avait cueilli dans le sas avant de l'abandonner aux mains de Joe.

— C'est bon, lança-t-elle au type à la queue mollissant. Je m'occupe de lui.

L'homme désigna son entrejambe.

— C'est bon ? Tu veux rire ? Regarde un peu le massacre !

— Tu veux une compensation : adresse-toi à Joe. C'est lui le patron.

L'autre n'insista pas.

Tom entrouvrit la bouche, mais le mutant lui souffla la parole :

— Toi, tu me suis.

La suite, il la glissa dans un murmure :

— Et surtout, tu la fermes !

Tom n'eut pas vraiment le choix. Il se laissa sagement conduire. Une direction se dégaugea bientôt de la trajectoire sinueuse à travers les tablés. Au fond, une porte de service se découvrait dans le mur.

Le sergent fronça les sourcils. Qu'allait-on faire de lui ? Le jeter au-dehors comme un vulgaire malpropre ?

Pas le temps d'approfondir la question. Sans comprendre comment, il s'emmêla les pieds et bascula par-dessus une jeune femme installée à l'extrémité d'un banc en forme de U. Une hôtesse à coup sûr, vu sa robe échancrée ! Un verre d'alcool en main, elle méditait, immobile, dans l'attente probable qu'un client la sollicite. Lorsque Tom se redressa, assis à côté d'elle, il s'égara en pensées au fond de son décolleté.

— T'as de quoi payer, j'espère. Chéri.

— Pardon...

Confus, il attendit qu'elle se lève pour qu'il puisse s'extraire, mais la fille ne bougea pas.

— Reste où t'es, blanc-bec ! intima-t-elle à la place.

La voix, d'une suave sensualité, paraissait inchangée, cependant quelque chose d'indéfinissable s'en dégageait soudain, une force coercitive qui durant un bref instant, réduisit le soldat à l'état de pantin.

Tom se renfonça dans son siège, comme un gentil garçon. Il songea au mutant ; à ce qu'il allait penser ; à la réaction qu'il aurait en se figurant que peut-être, il cherchait à se dérober... Mais où était-il passé ? Tom scruta les parages en vain. De manière inexplicable, la créature aux grands yeux s'était volatilisée.

Un second verre reposait sur la table, en face de la jeune hôtesse. Une main l'enserrait, celle d'un épais barbu au regard primitif. Sous une cascade de cheveux gras, l'homme dévisageait avec noirceur le nouvel arrivant. *Voilà que ça recommence !* pensa Tom en l'apercevant. Cette fois au moins, il saurait pourquoi on allait le fichier dehors.

— C'est un malentendu. Je n'avais pas l'intention...

— Nous, si ! rétorqua l'individu.

Le sergent se renfrogna. Sa raideur s'accrut lorsqu'il vit se résorber, comme par enchantement, la chevelure bouclée du mystérieux ostrogoth. Le phénomène évoquait une pousse capillaire filmée au ralenti puis projetée à vitesse normale, mais à l'envers.

Le personnage ajouta :

— Nous t'attendions, soldat.

Un crâne chauve apparut, sur un visage tout neuf, lui aussi. La peau, devenue glabre, se grêla en profondeur. Des taches s'y dessinèrent, comme un réseau de brûlures.

Fullman se frotta les yeux. Une angoisse inédite aux tempes, il s'imagina un contrecoup de sa chute sur la glace. Il perdait la raison.

— À en croire ta tête, observa l'inconnu, Rip t'a rendu la vue.

Un déclic se produisit dans l'esprit du soldat.

— Rip ?

— Pas si fort, imbécile !

Tom se pencha au dessus de la table :

— Vous parlez bien de Ripley, le Servolith de la Main ? Je m'appelle Tom Fullman. J'ai pour mission de les conduire, ses compagnons et lui, sur Mézine. Une affaire capitale.

— J'ai bien peur, malheureusement, qu'ils n'aient d'autres projets.

— Où sont-ils ? Laissez-moi leur parler.

— Une affaire capitale ? lui susurra-t-on soudain à droite. Capitale pour qui ?

Fullman hésita une seconde. S'il avait reconnu la voix, il n'arrivait pas à croire que la bimbo, assise à côté, se mêlait de la conversation.

Il jeta une pièce sur la table :

— Va faire un tour, poupée.

— Capitale pour la Main, ou pour ton ami Bobby ?

Tom écarquilla les yeux.

— Qui vous a parlé de lui ?

— D'après toi, petit génie !

— Rip ? Bon sang !

L'idée le dépassait : l'hôtesse d'un cabaret miteux connaissant en personne l'un des membres de la Main ? Sous sa véritable identité, de surcroît ? Fallait-il être stupide pour confier ses secrets à ce genre de volaille ! C'était vraiment à se demander comment l'équipe s'y prenait pour rester en vie...